

MARGUERITE YOURCENAR, UNE FEMME QUI S'EST VOULUE « HORS-SEXE » ET DONT L'ÉCRITURE TRAHIT LA FEMME

par Michèle GOSLAR (CIDMY)

Dans notre propos, nous allons envisager quatre questions : Comment Marguerite Yourcenar envisageait-elle la femme en général ; quel était son idéal féminin (*la femme*) ; comment se situait-elle par rapport à ces deux conceptions et pourquoi et, enfin, son écriture était-elle celle d'une femme ?

À diverses occasions, Marguerite Yourcenar s'est exprimée sur la manière dont elle concevait les femmes et le féminisme, notamment dans sa correspondance avec Helen Howe Allen (à propos du féminisme de May Sarton), avec le critique Henri Hell et Odette Schwartz. C'est peut-être à cette dernière qui l'interpellait au sujet d'une émission de France Culture où le féminisme fut évoqué, qu'elle exprima le plus clairement sa pensée sur les femmes :

Mais plusieurs choses me restent sur le cœur à l'égard du féminisme. D'abord, la haine de l'homme, si visible chez les militantes. Pas plus bête, me direz-vous, que la misogynie des hommes. Non certes, mais autant. [...]

Autre grief : la mode, avec son grossier commercialisme, sa tyrannie de la femme et son mépris de la femme. Tant que les femmes l'accepteront (bien mieux : seront avides de s'y soumettre), elles resteront des mineures. Il ne s'agit pas de leur demander d'être moins belles. [...] Il s'agit de leur apprendre à voir ce qui les enlaidit et les amoindrit, d'en finir avec la vieille dame qui montre ses jambes, dont on rougit pour elle, parce que c'est la mode des jupes courtes ; [...] Je ne m'exempte pas de ces reproches : j'ai suivi la mode. Mais il s'agirait tout de même de réfléchir un peu. Il y a une beauté simple de la femme, qui reste à découvrir.

Grief plus grave encore : les manteaux de fourrure, les plumes quand la loi le permettait. L'indifférence *totale* des femmes aux crimes dont sortent leurs parures animales¹, égalée, d'ailleurs, par leur indifférence

¹ Voir, à ce sujet, tous les écrits contestataires de l'auteur, dont on trouvera quelques-uns dans le recueil d'essai *Le Temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, 1983, notamment p. 89, 147, 191 sq.

à la situation *vraie* des travailleurs dans les mines de diamant de l'Afrique du Sud ou dans les usines de tissage aux États-Unis.[...] Autre grief encore, très proche du précédent : le goût de la guerre à travers le goût des guerriers. [...] En fait, jusqu'ici, la femme a approuvé passivement, que dis-je, chauvinistiquement [sic], la guerre. La chose a un peu changé aujourd'hui : je fais partie d'un mouvement féminin pour la paix. Mais de nouveau, combien? Et combien surtout parmi les militantes?

Et maintenant, le centre même de l'objection. Je n'aime pas voir la femme émuler l'homme dans son adhésion à la civilisation du gâchis, de la concurrence, du commercialisme et de l'industrialisme exacerbés, malfaisants et futiles. Je n'aime pas la voir s'imaginer qu'alimenter des ordinateurs est une tâche plus noble que recurer le plancher. Que les circonstances économiques l'y obligent, je le veux bien, encore qu'il y ait beaucoup de choses à dire là-dessus. La civilisation à laquelle j'aspire n'aurait de place pour le féminisme militant, non plus que pour l'agressive masculinité. Et tout le reste ne me paraît faire qu'ajouter à notre chaos, pour ne pas dire à nos désastres.²

S'il s'agit ici de critiquer essentiellement les comportements des femmes en général, d'autres écrits mettent en cause leur nature même, dénoncent des torts qui n'appartiendraient qu'aux femmes. À vrai dire Marguerite Yourcenar ne s'en était pas privée avec les autres correspondants une décennie plus tôt. À Helen Howe Allen, elle écrivait en 1968 :

À tout vous dire, un livre comme celui de May Sarton me révèle à moi-même ma foncière misogynie, laquelle, bien entendu, ne tient pas contre quelques exceptions aimables ou admirables. Pourquoi les femmes s'enferment-elles si souvent dans leur *petit monde étroit*, prétentieux, pauvre ? [...] Je ne veux pas dire que l'homme ait toutes les vertus : le monde en ruine où nous vivons prouve le contraire. Mais je pense que c'est en partie au misérable petit égoïsme de la dame très bien qui sent la lavande et s'offre une *petite* vie « harmonieuse » que nous sommes redevables du fait que le chaos continue et grandit.³

² Lettre à Odette Schwartz du 31 décembre 1977. Voir *Lettres à ses amis et quelques autres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 581-583 [cité désormais L]. Voir aussi la lettre à Suzanne Lilar du 16 mars 1971. (L, p. 377-378.) : « [...] j'avoue que les femmes me découragent par leur perpétuel refus d'être au meilleur sens du mot la femme... Je pense à leur soumission niaise à la mode qui si souvent les enlaidit et les ridiculise, à leur acceptation séculaire des modes cruelles ou extravagamment [sic] luxueuses, à leur respect, non pour la virilité, ce qui serait beau, mais pour les attributs postiches de celle-ci, l'uniforme, le fusil, sans oublier le rassurant portefeuille [...] ».

³ Lettre à Helen Howe Allen, vers le 10 février 1968. Souligné par nous (L, p. 275-277).

Marguerite Yourcenar, une femme qui s'est voulue « hors-sexe »

On pourrait croire que l'attaque n'est ici qu'une réaction colérique au rapprochement qu'avait établi sa correspondante entre Yourcenar et May Sarton, à propos de son livre *Plant dreaming Deep* puisque la lettre commençait par l'étrange protestation : « Non, non, pas un atome de moi chez cette dame ! », mais les mêmes propos, avec recours au même vocabulaire, tenus quatre ans plus tôt à Henri Hell semblent prouver que la mise en accusation des femmes trouve des racines plus profondes qu'un mouvement d'humeur. Elle lui écrivait, en effet :

Misogyne ? Mettons que je sois très sensible à un certain côté *étroit* et *borné*, superficiel et pesamment matériel tout ensemble, chez la plupart des femmes. [...] Le mot misanthropie me semblerait plus juste, dans le découragement qu'il implique vis-à-vis des êtres humains quel que soit leur sexe, et souvent sans s'excepter soi-même.⁴

Des mots ont, en tout cas, été lâchés : « foncière misogynie », « misanthropie » et l'insistance sur des épithètes (« étroit », « petit », « borné ») n'a rien d'innocent puisqu'elle fait écho à l'œuvre elle-même et au « cercle étroit des femmes » de *Mémoires d'Hadrien* pour ne citer qu'un exemple.

Mais admettons, malgré l'insistance, qu'il s'agisse quand même d'exceptions, que le contexte, la question posée, les circonstances particulières liées à ces correspondances en expliquent et justifient le propos et le ton, bref que ces affirmations doivent être considérées comme exceptionnelles et sans lien réel avec une conception réfléchie revendiquée par son auteur.

Malheureusement d'autres arguments plaident en faveur d'une réelle misogynie : son étude sur Selma Lagerlöf s'ouvre sur cette assertion : « Il y a peu de romanciers de génie, les romancières de génie sont, certes, encore plus rares ». Le « certes » fait basculer une assertion qui pourrait passer pour une constatation objective, dans le domaine du subjectif... De même et s'agissant d'apprécier une analyse du *Coup de grâce* – le récit de Yourcenar à propos duquel on s'étonne le plus de voir la parole attribuée à un homme –, Yourcenar justifie son choix en opposant à Henri Hell des exemples qu'elle imagine moins contestables : Sainte-Thérèse s'est fait supplanter par Saint-Jean de la Croix lorsqu'il s'est agi de représenter le mysticisme chrétien, Plotine exprimerait moins bien l'humanisme du II^e siècle que

⁴ Lettre du 1^{er} août 1964 à Henri Hell, au sujet de son étude sur *Le Coup de grâce*, parue dans le *Cahier des Saisons*. Souligné par nous. Fonds Houghton Library. Publié avec l'autorisation des ayants droit de Marguerite Yourcenar.

ne le fait Hadrien, et Sophie, l'héroïne du *Coup de grâce*, n'aurait pas été capable de raconter son histoire.⁵

Elle finit même par avouer à son correspondant : « [...] il me semblerait difficile, sans en faire un beau monstre, de présenter dans une œuvre romanesque une femme dont le *premier souci* serait de se juger et de juger le monde autour de soi avec une entière clairvoyance »⁶.

Cela signifie-t-il que l'auteur ne se reconnaissait pas cette « entière clairvoyance » ? ou que, s'étant hissée au rang de femme de lettres, elle se jugeait un être monstrueux peut-être, mais d'exception ? Les deux hypothèses s'expriment tour à tour dans l'apparat critique de Marguerite Yourcenar, et, bien que plus inconsciemment et de manière plus sous-jacente, dans l'œuvre.⁷ L'affirmation contradictoire, et presque oxymorique, renforce l'impression d'un problème profondément enfoui chez l'auteur, refoulé, dont la prise de conscience a souvent poussé Marguerite Yourcenar à faire des déclarations qui, insistantes et répétées, affirment le contraire de ce qu'elles disent.

Qu'est-ce qui empêcherait qu'une femme se juge ou juge le monde avec clairvoyance ? Qu'est-ce qui empêcherait qu'elle en fasse son premier souci ? Il semble que pour l'auteur il y ait incompatibilité de fait entre le sexe féminin et la capacité intellectuelle de penser. On se rappellera à ce sujet que c'est d'un homme qui lit, qui pense ou qui calcule qu'elle affirmait qu'il « appartient à l'espèce et non au sexe ». Nierait-elle que la femme pense ? « Mais le fait reste, poursuit-elle à Henri Hell, qu'il y a eu jusqu'ici peu de femmes ayant regardé le monde avec une lucidité rigoureusement désintéressée ; fort peu pour qui certains problèmes intellectuels ou spirituels se soient posés avec une intensité irrésistible ». La nuance sauve les apparences : il s'agit de juger « avec clairvoyance », d'une lucidité « rigoureusement désintéressée », d'une intensité « irrésistible »... Mais le propos est trop grave et trop insistant pour ne pas relever d'un véritable complexe d'infériorité de la femme dans le chef de Yourcenar elle-même.

⁵ On tremble quand même un peu à l'idée que Sophie, dans ce récit, s'identifie complètement à l'auteur. On tremble à la fois à l'idée que cela pourrait vouloir dire que Marguerite Yourcenar juge Marguerite de Crayencour incapable de cet exploit, en tant que femme, mais aussi que Marguerite Yourcenar, capable, elle, de le réaliser en se mettant dans la peau d'un homme (Éric von Lhomond), doit se percevoir comme un être exceptionnel.

⁶ Lettre à Henri Hell déjà citée.

⁷ Voir, à ce propos, l'article de Linda KLIÉGER STILLMAN, « L'amour au noir » de Marguerite Yourcenar, *Le récit amoureux*. Colloque de Cerisy, Seyssel, Champvallon, 1984, p. 220-234.

On peut tenter de l'expliquer : un père volage, une mère morte en accouchant, une nourrice renvoyée au milieu de l'enfance, un milieu aristocratique et assez aisé qui a permis longtemps d'échapper au sort du petit peuple contraint de gagner son pain, des actes manqués dans l'enfance... Autant de faits susceptibles d'expliquer un rejet de la femme, de son rôle social et le désir, sinon de se situer au-delà du genre, d'au moins se positionner en dehors de ce cercle.

N'en retenons qu'un seul exemple : on sait l'acharnement mis par l'auteur à nier l'importance qu'eût pu avoir pour elle l'absence de mère,⁸. Une telle insistance est, au contraire, signe que cette mort (ce meurtre, ce matricide) hante la fille qui se garde bien d'évoquer le manque d'affection ou de tendresse en résultant. La description, que donna sans doute le père, d'un accouchement sanguinaire, avec recours aux fers et odeur de crime (et repris tel quel dans *Souvenirs pieux*), a certainement renforcé le sentiment de culpabilité de la fille qui a dû lutter toute sa vie contre la conviction intime de sa responsabilité. Pour ne retenir qu'un des indices de cette culpabilité épinglons l'indifférence qui mena Marguerite Yourcenar jusqu'à ses cinquante-trois ans avant d'accepter sa véritable date de naissance, le 8 juin 1903, alors qu'elle connaissait parfaitement cette date pour l'avoir signalée sur son attestation de réussite du baccalauréat en 1919 ou sur un document de police des étrangers de Bruxelles en 1929, pour ne citer que deux cas incontestables. Étrangement, elle ne s'y intéresse guère et avait choisi, comme date de fête, la veille de l'événement, comme si, en antidatant l'accouchement, elle niait ses terribles conséquences.

Marguerite de Crayencour est persuadée qu'elle n'obtiendra jamais le pardon de sa mère. Ce drame est sa honte, sa croix, sa tragédie. Il explique pourquoi elle eut horreur de l'enfantement, pourquoi elle lutta contre la démographie galopante, pourquoi elle ne put envisager la mise au monde que de fils, pourquoi elle ne put concevoir le bonheur de porter un enfant, ni le bonheur du couple, ni la passion réussie, ni l'amour d'un homme – ce faiseur d'enfants! –, ni, finalement, le bonheur tout court. Ce drame, et la manière dont elle le vécut, explique sa haine des femmes, de toutes les femmes, elle-même incluse, son peu d'amour d'elle-même – cet « être que j'appelle moi » –⁹, son incapacité à aimer et à se faire aimer, son goût étrange

⁸ Rappelons que Fernande de Cartier de Marchienne, mère de Marguerite Yourcenar, mourut de péritonite et de fièvre puerpérale le 19 juin 1903, soit onze jour après la naissance de Marguerite.

⁹ Voir *Souvenirs pieux*, Paris, Gallimard, 1974, p. 1.

et persistant pour les hommes qui aiment les hommes – et ne risquent donc pas d'engrosser.

Il ne s'agit certes pas de phénomènes inconscients : Marguerite Yourcenar a pris l'habitude de s'exprimer à travers les autres, les hommes, à se regarder vivre et penser comme ils le feraient, avec un mépris égal au sien. Éric von Lhomond ne s'y trompe pas en se demandant « pourquoi les femmes s'éprennent-elles justement des hommes qui ne leur sont pas destinés, ne leur laissant ainsi que le choix de se dénaturer ou de les haïr ? »¹⁰

Deux pages avant cette interrogation, le même Éric juge que la générosité de cœur est une « maladie »... Est-ce l'opinion du narrateur ou de son scripteur? Je pencherais pour la seconde version. On sait la haine exagérée qu'éprouvait l'auteur pour le roman français où les sentiments et le cœur prédominent sur le corps. Même Cavafy, un auteur qu'elle a admiré et traduit, lorsqu'il se laisse aller aux sentiments se voit accusé de « sentimentalité complaisante et molle », cette sentimentalité qu'elle se refuse à elle-même. Marie-Madeleine, dans le monologue de *Feux*, exprime le mieux cette exclusion du bonheur qui est revendiquée puisqu'elle ne peut être niée : « J'ai bien fait de me laisser rouler par la grande vague divine ; je ne regrette pas d'avoir été refaite par les mains du Seigneur. Il ne m'a sauvée ni de la mort, ni des maux, ni du crime, car c'est par eux qu'on se sauve. Il m'a sauvée du bonheur »¹¹.

Après l'expérience douloureuse et ratée vécue avec André Fraigneau, – et aggravée encore par celle qui suivit avec Andreas Embiricos¹² – plus personne n'a été capable de vraiment l'émouvoir.¹³ « Il n'y a qu'un homme au monde : le reste n'est pour chaque femme qu'une erreur ou qu'un pis-aller triste », déclare Clytemnestre à ses juges. La même nous fournit peut-être l'explication du choix de se fixer auprès d'une femme : « Je me substituais peu à peu à l'homme qui me manquait et dont j'étais hantée. Je finissais par regarder du même œil que lui le cou blanc des servantes ».¹⁴

La contradiction (détester les femmes et vivre avec une femme) n'est qu'apparente : vivre avec une femme n'était-ce pas se donner l'occasion de vivre une vie d'homme ? En faveur de cette

¹⁰ *Le Coup de grâce*, Paris, Gallimard, Folio, 1992, p. 157.

¹¹ *Feux*, Paris, Gallimard, 1981, p. 134-135.

¹² Voir, à ce sujet, Michèle SARDE, *Vous, Marguerite Yourcenar, op. cit.* et Michèle GOSLAR, *Yourcenar. Biographie*. « *Qu'il eût été fade d'être heureux* », Bruxelles, Éd. Racine & Académie royale de Langue et de Littérature françaises, 1998, p. 121-150.

¹³ Exceptons, peut-être, Jerry Wilson, son dernier compagnon, mais avec prudence puisqu'on sait qu'elle le nommait parfois André.

¹⁴ *Feux*, « Clytemnestre ou le crime », *op. cit.*, p. 178-179.

interprétation, remarquons les nombreuses fois où, dans des entretiens, elle parle d'elle-même au masculin, non seulement en omettant l'accord oral du participe (ce qui pourrait participer d'une mode française récente), mais en s'assimilant complètement au genre masculin comme, par exemple, dans sa rencontre avec Francesca Sanvitale (18-20 juin 1986) où elle lâche : « [...] je serais *un* touriste, au Brésil ». ¹⁵

Mais il est temps de se demander comment l'auteur considère la femme. Elle a eu recours au mythe, à la Femme-Terre, à la Terre-Mère, pour évoquer – de manière encore une fois ambiguë ¹⁶ – la femme idéale, l'archétype féminin :

En ce qui me concerne [...] je resterai jusqu'au bout stupéfaite que des créatures qui par leur constitution et leur fonction devraient ressembler à la terre elle-même, qui enfantent dans les déjections et le sang, que la menstruation relie au cycle lunaire et à ce même mystère du flot sanguin, qui portent comme les douces vaches un aliment primordial dans leurs glandes mammaires, qui font la cuisine, c'est-à-dire qui travaillent sur la chair morte et les légumes encore incrustés de terre, qui enfin, dans leur corps, dans leur visage, dans leur lutte désespérée contre l'âge, assistent perpétuellement à la lente destruction et corruption des formes, font face jour après jour à la mort dans les rides qui s'approfondissent ou les cheveux qui grisonnent, puissent être à ce point factices. Factices quand on a affaire à la poupée peinturlurée qui veut séduire par des moyens qui sont ceux de la prostitution, quel que soit d'ailleurs son état social, et peut-être plus factices encore quand il s'agit de la dame bien? On cherche vainement *la femme*... ¹⁷

Dans l'esprit de Marguerite Yourcenar le rapport à la terre ne peut être que positif. Cet aspect positif de la femme-terre, elle l'exprime le mieux à Patrick de Rosbo en qualifiant Sophie, c'est-à-dire la jeune femme qu'elle fut vers trente ans :

[...] elle représente en quelque sorte la terre elle-même, elle incarne l'élément féminin, cette *abondance d'émotion*, et de *sentiment presque inépuisable*, cette *foncière bonté*, cette *patientie capacité d'accepter*, [...]. ¹⁸

¹⁵ Voir Marguerite Yourcenar. *Portrait d'une voix*, Maurice DELCROIX éd., Paris, Gallimard, 2002, p. 375.

¹⁶ « Leurs qualités [aux femmes] ou leurs défauts demeurent davantage ceux de la Terre-Mère [...] » [Même lettre déjà citée à Henri Hell].

¹⁷ Lettre à Helen Howe Alen déjà citée.

¹⁸ Marguerite YOURCENAR, *Entretiens radiophoniques avec Patrick de Rosbo*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 89-90. Souligné par nous.

Ce portrait surprend un peu puisqu'il met en avant, et sous forme positive, des qualités de femme amoureuse qu'elle rejette par ailleurs (mais n'est-ce pas à cause de l'échec encouru?). Ces qualités, elle les a rencontrées auprès d'une femme idéale, amie de couvent de sa mère, compagne préférée de son père, mère rêvée, modèle de toute une vie : Jeanne de Vietinghoff.

Le rôle de la femme est également clairement défini par Marguerite Yourcenar et la précédente description le laissait pressentir : la femme a pour mission d'assumer les choses simples comme instruire les enfants, leur apprendre à respecter les animaux et la nature ; proche de la vie, la femme a pour rôle de la préserver et peut, mieux que l'homme, intervenir sur presque tout.¹⁹ Elle doit et peut aussi se battre pour améliorer l'état du monde et lutter contre une société « du gâchis ». De là une représentation presque réactionnaire de la femme au foyer, même si ce terme évoque pour Marguerite Yourcenar d'abord les vestales et le temple.

Bref l'idéal féminin est une femme aimante, douce, bonne, dévouée, qui fait régner l'harmonie autour d'elle et s'occupe de choses qui, pour être simples, ne lui permettent pas moins d'entrer en contact avec l'essentiel (la terre, la nourriture, l'hygiène...) sur lequel elle a, plus que l'homme, la connaissance et le pouvoir d'agir.

Mais, pour Marguerite Yourcenar, cette femme-là n'existe presque pas et les femmes ont dévié de leur rôle en voulant imiter les hommes, travailler comme eux, gagner de l'argent comme eux, vivre, finalement, comme eux et devenir, selon son expression, aussi bêtes qu'eux. De là sa position à l'égard du féminisme : elle refuse les groupements de femmes, comme elle refuserait tout groupement sectaire, parce qu'il s'agit pour elle d'encore créer des ghettos (celui des femmes qui écrivent, des femmes qui peignent, des femmes qui...); elle soutient les revendications d'égalité à l'égard de l'homme : égalité juridique, égalité devant le travail, égalité de salaire, égalité sociale..., parce qu'il s'agit de la dignité humaine et que dans ce domaine il n'y a pas de sexe qui tienne. Elle défend la contraception et l'avortement (bien que ce dernier avec certaines réticences car il s'agit, quand même, de tuer un être vivant). Elle lutte pour la limitation des naissances, mais on sait à quels profonds sentiments cette lutte est liée pour elle. Elle revendique une éducation égale des filles et des garçons et une éducation meilleure pour tous. Elle

¹⁹ Voir Nicole LAUROY, « Une autre Marguerite Yourcenar », entretien, *Femme d'aujourd'hui*, 15 juin 1982, p. 20-21.

aimerait même que l'on redonnât à la prostitution son sens sacré. Mais elle reste foncièrement allergique à la femme en général et ne considère pas que les féministes agissent de la manière qui convient ni dans les domaines adéquats.

Pour conclure, disons que Marguerite Yourcenar se fait une idée tellement haute de ce que devrait être *la* femme, qu'elle n'en a croisé peut-être qu'une seule dans sa vie et considère la plupart des femmes stupides et aliénées à un système qui nous mène droit au chaos. Elle-même, pour toutes les raisons que nous avons dites, ne croit pas pouvoir ressembler à cette femme idéale, mais elle refuse de faire partie du troupeau et a lutté, sa vie durant, pour s'améliorer de jour en jour et s'approcher au maximum, non de la femme idéale, mais de l'humain idéal.

Et l'écriture? Est-elle celle d'une femme?

J'ai montré, dans la biographie que je lui ai consacré, et ce à travers les textes (livres, entretiens, correspondance, notes, inédits) combien Marguerite Yourcenar était une femme sensible, contrairement à l'image qu'elle voulut donner d'elle via les médias. Tellement sensible – parfois proche même de la sensiblerie s'agissant de rapports affectifs et passionnels – qu'elle tenta d'évincer toute trace d'émotivité dans ses œuvres, qu'elle évitait les héroïnes, allant jusqu'à vilipender le roman d'amour « à la française ».

Une anecdote significative à cet égard me fut racontée par Jean-Marie Grénier, ami de Jerry Wilson avant de devenir celui de Yourcenar. À propos de *L'Œuvre au Noir*, il l'interroge : « Votre Zénon est tellement froid : tout le monde meurt autour de lui, sa mère, son cousin, sa sœur... et jamais une larme...? » – « C'est l'époque qui veut ça! » rétorque-t-elle immédiatement. Et un long moment plus tard, sans lien avec la conversation en cours, elle ajoute : « J'espère que je ne me trompe pas... ». Elle se trompait et le savait.

De même se trompait-elle en croyant éliminer sa sensibilité dans l'écriture. Peut-on constamment nier la femme que l'on est ? Peut-on, sans jamais se trahir, s'assimiler à un être de pure intelligence qui ignorerait les émotions, et se maintenir comme elle le souhaitait, par la simple écriture au-delà du sexe ? Bref, peut-on écrire comme un homme lorsqu'on est une femme ?

Avant de répondre à cette question, je précise que je ne crois nullement à la possibilité de définir scientifiquement une écriture marquée par le sexe. Il n'existe pas, à ma connaissance, de marqueur de syntaxe féminine ou masculine. Pas plus qu'on ne pourrait définir une grammaire, une phonétique, voire une stylistique syntagmatique

capables de distinguer les sexes. Quoi ? les femmes useraient-elles plus volontiers que les hommes de déplacements syntaxiques de circonstanciels ? Manifesterait-elles un goût plus marqué pour les séries adjectivales ou les allitérations ? Ou encore les répétitions ou l'usage de pronoms ? Je ne vois qu'un seul domaine de la linguistique qui puisse fournir des indices sur le sexe du scripteur : le vocabulaire. C'est dire que si un texte peut, effectivement, dénoncer un écrivain masculin ou féminin, c'est dans le seul domaine du signifié, jamais dans celui du signifiant, jusqu'à preuve du contraire.

C'est donc par le biais du seul contenu que je me propose de montrer que Marguerite Yourcenar révèle la femme qui écrit et ce dans le livre où on devrait s'y attendre le moins s'agissant pour elle de se glisser dans la peau – voire dans la tête – d'un homme qui, ayant vécu, ne permettait que peu de liberté d'interprétation. Il s'agit, bien entendu, de *Mémoires d'Hadrien*. S'il peut être admis qu'un homme qui pense n'est guère différent d'une femme qui pense, voyons si un homme qui sent l'est fort d'une femme qui sent.

Je choisirai, bien sûr, l'extrait des *Mémoires* où il est question de l'amour et plus précisément des « voluptés de l'amour »²⁰.

La référence aux cyniques et aux moralistes permet de situer d'emblée le débat au niveau de l'intellect. Mais très vite les termes basculent dans l'extrême : « puissance presque terrible », « succomber », « étrange mystère où ils se sentent perdus », et l'on peut s'étonner de lire qu'Hadrien, un homme, doute de l'existence de « joies purement physiques ». On glisse rapidement vers une conception dramatique du « jeu » de l'amour : il bouleverse l'âme et le « joueur s'abandonne nécessairement au délire du corps ». Chaque mot dit ici une force incontrôlable, un état subi, un envahissement total de la raison, peu en accord avec le plaisir seul ou la volupté. Bref, il s'agit, en finale, « d'obéir à son dieu » et d'un « dépouillement qui s'égale à celui de la mort ».

Insensiblement, on est passé d'une approche intellectuelle du sujet à une perception non seulement féminine (par l'importance consentie à l'irrationnel, l'absolu, l'engagement total, la suprématie de l'esprit sur la chair) mais tout à fait particulière à Yourcenar, mettant en scène son propre vécu amoureux et son pessimisme notoire. N'en fournissons pour preuve que le parallélisme frappant entre ce qui est dit ici (« tant de liens impossibles à rompre et pourtant déliés si vite ») et ce qui réapparaîtra ailleurs, par exemple dans *Quoi ? L'Éternité*, où, s'agissant de « l'homme au chandail blanc », Yourcenar répète la

²⁰ *Mémoires d'Hadrien*, OR, 1991, p. 294-295 : « Les cyniques et les moralistes [...] ce rouge nuage dont l'âme est l'éclair ».

formule : « Unissant nos bras en une étreinte que rien ne semble pouvoir dénouer ; elle s'est dénouée pourtant »²¹.

Et de poursuivre à la manière d'*Alexis* en révélant dans le plaisir sa part de « violence, d'agonie et de cri ». De même la chair définie comme un « instrument de muscles, de sang et d'épiderme » fait immanquablement songer à *Zénon* et à *Feux* où le cœur, « malpropre », est destiné à l'étal du boucher.

Et si la conception s'avère peu féminine puisque la chair, le corps, l'emporte sur le cœur, c'est la manière presque obsessionnelle et toute yourcenarienne de concevoir l'amour et les rapports amoureux qui, seule, transparait. On imagine, en tout cas, difficilement un homme, fut-il empereur, s'exprimer en ces termes sur les voluptés de l'amour. C'est bien Marguerite Yourcenar qui définit ici encore sa propre façon d'aimer ou de ne pas être aimée.

Nous emboîterons donc le pas à *Émile Henriot* qui, à la sortie du livre, écrivait²² : « *Hadrien* en arrive à voir dans l'amour un envahissement de la chair par l'esprit, mais là c'est *Mme Yourcenar* qui s'exprime, de son point de vue féminin ; un homme dirait le contraire, il me semble, car l'érotisme masculin n'est pas autre chose que l'envahissement de l'esprit par les exigences et la pensée constante de la chair ».

Peut-on, pour autant, parler d'une écriture féminine, d'une écriture de femme, voire d'une écriture-femme ? Je ne le crois pas. Plutôt d'une écriture qui trahit ici la femme qui écrit. Et c'est peut-être cette transparence qui fit dire à certains historiens qu'*Hadrien* n'est pas dans *Mémoires d'Hadrien*.

²¹ P. 278.

²² Voir *Le Monde* du 9 janvier 1952, p. 7. Repris dans *Mémoires d'Hadrien. Réception critique (1951-1952)*, Bruxelles, Cidmy, Bull. n° 14, 2002, p. 49.